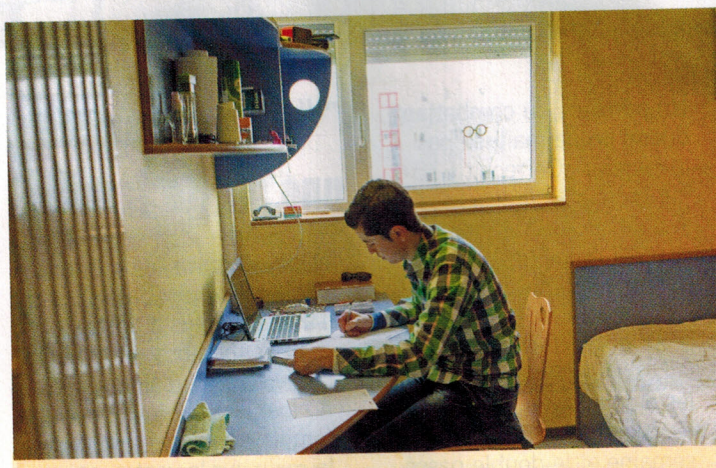
Affairés Dans leurs maigres valises, tous avaient de l'huile d'olive, du miel, des épices… De quoi préparer un dîner pour des amis libanais.

Aujourd'hui, tous connaissent le plan des bus de Poitiers par cœur. « On veut être comme les autres », souffle Ibrahim, 19 ans, qui a troqué ses pantalons de toile pour des jeans. « Mais la plupart du temps, on se retrouve entre nous, remarque Jalal. On a créé une petite famille, on se comprend. » Entre eux, pas besoin de parler du passé, des raisons du conflit, des bombardements… « Les gens sont très gentils, ils s'intéressent à nous, explique Yassin, 19 ans, casquette et sweat à capuche, mais quand ils me posent des questions sur la guerre en Syrie, je fais semblant de ne pas comprendre. Je ne veux plus revivre ça, cela me fait mal de penser à ma famille, à mes amis qui vivent encore cette violence quotidienne. »

" Ça fait mal de penser à ceux qui vivent encore dans la violence "

Le vendredi soir, quand les autres étudiants sortent, les Syriens se rejoignent dans une des cuisines communes et se préparent de bons petits plats syriens qui réchauffent le cœur : Jalal aide les filles, il coupe les aubergines. S'ensuivent quelques parties de billard, au rez-de-chaussée de la cité U. Puis tous rejoignent leurs chambres et leurs cahiers, pour travailler ou discuter via Internet avec leurs familles, dont certaines sont aussi réfugiées à l'étranger.



Concentrés Dans les chambres, pas de photos ou de souvenirs liés à la Syrie. Seuls des livres de français, pour atteindre le niveau requis pour intégrer médecine.